

## FABLE XXI.

*L'Œil du Maître.*

Un cerf, s'étant sauvé dans une étable à bœufs,  
Fut d'abord averti par eux  
Qu'il cherchât un meilleur asile.  
Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :  
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras ;  
Ce service vous peut quelque jour être utile,  
Et vous n'en aurez point regret.  
Les bœufs, à toutes fins, promirent le secret.  
Il se cache en un coin, respire, et prend courage.  
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,  
Comme l'on faisait tous les jours :  
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,  
L'intendant même; et pas un d'aventure  
N'aperçut ni cor, ni ramure,  
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts  
Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable  
Que, chacun retournant au travail de Cérès,  
Il trouve pour sortir un moment favorable.  
L'un des bœufs ruminant lui dit : Cela va bien ;  
Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue.  
Je crains fort pour toi sa venue ;  
Jusqu'à-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.  
Là-dessus le maître entre, et vient faire sa ronde.  
Qu'est ceci ? dit-il à son monde ;  
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.  
Cette litière est vieille ; allez vite aux greniers ;  
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.  
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?  
Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers ?  
En regardant à tout, il voit une autre tête  
Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.  
Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;  
Chacun donne un coup à la bête.  
Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.  
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,  
Dont maint voisin s'éjouit d'être.  
Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :  
Il n'est, pour voir, que l'œil du maître.  
Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

## FABLE XXII.

*L'Alouette et ses Petits, avec le Maître d'un champ.*

Ne t'attends qu'à toi seul; c'est un commun proverbe.  
Voici comme Ésope le mit  
En crédit :

<sup>1</sup> Se réjouit. *S'éjouir* est encore dans le dictionnaire de Nicot, 1606, in-folio; mais on ne trouve plus ce mot dans la première édition du dictionnaire de l'Académie française.

Les alouettes font leur nid  
Dans les blés quand ils sont en herbe,  
C'est-à-dire environ le temps  
Que tout aime et que tout pullule dans le monde,  
Monstres marins au fond de l'onde,  
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.  
Une pourtant de ces dernières  
Avait laissé passer la moitié d'un printemps  
Sans goûter le plaisir des amours printannières.  
A toute force enfin elle se résolut  
D'imiter la nature, et d'être mère encore.  
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore,  
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.  
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée<sup>1</sup>  
Se trouvât assez forte encor  
Pour voler et prendre l'essor,  
De mille soins divers l'alouette agitée  
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants  
D'être toujours au guet et faire sentinelle.  
Si le possesseur de ces champs  
Vient avecque<sup>2</sup> son fils, comme il viendra, dit-elle,  
Écoutez bien : selon ce qu'il dira,  
Chacun de nous décampera.  
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,  
Le possesseur du champ vient avecque son fils.  
Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis  
Les prier que chacun, apportant sa faucille,  
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.  
Notre alouette de retour  
Trouve en alarme sa couvée.  
L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,  
L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.  
S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,  
Rien ne nous presse encor de changer de retraite;  
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.  
Cependant soyez gais; voilà de quoi manger.  
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.  
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.  
L'alouette à l'essor,<sup>3</sup> le maître s'en vient faire  
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.  
Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.  
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose<sup>4</sup>  
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.

<sup>1</sup> La nichée. Le mot *nitée* est en usage dans quelques provinces.

<sup>2</sup> Avecque est ici de trois syllabes, licence fréquente dans la Fontaine, et que tous les poètes de ce temps se permettaient.

<sup>3</sup> « Ainsi dit-on un oiseau être allé à l'essor, quand il a prins l'amont suivant le vent. » Nicot, *Thresor de la langue françoise*, in-folio, 1606, p. 260. Cette définition de Nicot explique parfaitement l'expression de la Fontaine; et ces mots *l'alouette à l'essor* veulent dire que l'alouette s'éleva en l'air, et vola suivant le vent.

<sup>4</sup> C'est-à-dire il a tort aussi celui qui se repose, etc. Les exemples de ces sortes d'ellipses sont fréquents dans la Fontaine.

Mon fils, allez chez nos parents  
Les prier de la même chose.  
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.  
— Il a dit ses parents, mère ! c'est à cette heure...  
— Non, mes enfants; dormez en paix :  
Ne bougeons de notre demeure.  
L'alouette eut raison; car personne ne vint.  
Pour la troisième fois, le maître se souvint  
De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,  
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.  
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.  
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous  
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille  
Nous prenions dès demain chacun une faucille :  
C'est là notre plus court; et nous achèverons  
Notre moisson quand nous pourrons.  
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :  
C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants !  
Et les petits, en même temps,  
Voletants, se culebutants<sup>1</sup>,  
Délégèrent tous sans trompette.

## LIVRE CINQUIÈME.

## FABLE PREMIÈRE.

*Le Bûcheron et Mercure.*A M. L. C. D. B<sup>2</sup>.

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :  
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.  
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux

<sup>1</sup> La Fontaine, dans les deux premières éditions de ses fables, usant d'une licence accordée aux poètes de son temps, avait donné une syllabe de plus au mot *culbutants*, et avait écrit *culbutants*. Dans la troisième édition de 1678, in-12, l'imprimeur mit *culbutants*, selon la vraie orthographe; mais la Fontaine corrigea ce mot dans l'errata de sa troisième édition, et remit *culbutants*, afin de donner à son vers le nombre de syllabes nécessaire. Dans Nicot et dans les deux premières éditions du dictionnaire de l'Académie française, on trouve *culbuter*. Il semble qu'on ne devrait écrire *culbuter* ou *culbutant* que par licence poétique.

<sup>2</sup> Nous croyons que ces initiales signifient : *A M. le chevalier de Bouillon*. Nous nous sommes trompés lorsque, dans la première édition de *l'Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, nous avons interprété ces initiales : *A monseigneur le cardinal de Bouillon*; elles ne peuvent avoir cette signification, puisqu'elles se trouvent dans la première édition des fables de notre auteur, publiée en 1668, et que l'abbé de Bouillon, duc d'Albret, ne reçut le chapeau de cardinal que le 4 août 1669. Le savant Adry a commis la même erreur. Voyez les *Fables de la Fontaine*, édit. de Barbou, 1806, in-12, p. 414.

Et des vains ornements l'effort ambitieux ;  
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.  
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.  
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :  
Vous les aimez, ces traits; et je ne les hais pas.  
Quant au principal but qu'Ésope se propose,  
J'y tombe au moins mal que je puis.  
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,  
Il ne tient pas à moi; c'est toujours quelque chose.  
Comme la force est un point  
Dont je ne me pique point,  
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,  
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.  
C'est là tout mon talent; je ne sais s'il suffit.  
Tantôt je peins en un récit  
La sotte vanité jointe avecque l'envie,  
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.  
Tel est ce chétif animal  
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.  
J'oppose quelquefois, par une double image,  
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,  
Les agneaux aux loups ravissants,  
La mouche à la fourmi; faisant de cet ouvrage  
Une ample comédie à cent actes divers,  
Et dont la scène est l'univers.  
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle :  
Jupiter comme un autre. Introduisons celui  
Qui porte de sa part aux belles la parole :  
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,  
C'est sa cognée; et la cherchant en vain,  
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.  
Il n'avait pas des outils à revendre :  
Sur celui-ci roulait tout son avoir.  
Ne sachant donc où mettre son espoir,  
Sa face était de pleurs toute baignée :  
O ma cognée ! ô ma pauvre cognée !  
S'écriait-il : Jupiter, rends-la-moi ;  
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.  
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.  
Mercure vient. Elle n'est pas perdue,  
Lui dit ce dieu; la connais-tu bien ?  
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.  
Lors une d'or à l'homme étant montrée  
Il répondit : Je n'y demande rien.  
Une d'argent succède à la première,  
Il la refuse. Enfin une de bois.  
Voilà, dit-il, la mienne cette fois :  
Je suis content si j'ai cette dernière.  
Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :  
Ta bonne foi sera récompensée.  
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.  
L'histoire en est aussitôt dispersée;



Et boquillons<sup>1</sup> de perdre leur outil,  
Et de crier pour se le faire rendre.  
Le roi des dieux ne sait auquel entendre.  
Son fils Mercure aux criards vient encor  
A chacun d'eux il en montre une d'or.  
Chacun eût cru passer pour une bête  
De ne pas dire aussitôt : La voilà !  
Mercure, au lieu de donner celle-là,  
Leur en décharge un grand coup sur la tête.  
  
Ne point mentir, être content du sien,  
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe  
A dire faux pour attraper du bien.  
Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

## FABLE II.

*Le Pot de terre et le Pot de fer.*

Le pot de fer proposa  
Au pot de terre un voyage.  
Celui-ci s'en excusa,  
Disant qu'il ferait que sage<sup>2</sup>  
De garder le coin du feu :  
Car il lui fallait si peu,  
Si peu, que la moindre chose  
De son débris serait cause :  
Il n'en reviendrait morceau.  
Pour vous, dit-il, dont la peau  
Est plus dure que la mienne,  
Je ne vois rien qui vous tienne.  
Nous vous mettrons à couvert,  
Repartit le pot de fer :  
Si quelque matière dure  
Vous menace d'aventure,  
Entre deux je passerai,  
Et du coup vous sauverai.  
Cette offre le persuade.  
Pot de fer son camarade  
Se met droit à ses côtés.  
Mes gens s'en vont à trois pieds  
Clopin clopant comme ils peuvent,  
L'un contre l'autre jetés  
Au moindre hoquet<sup>3</sup> qu'ils treuvent<sup>4</sup>.  
Le pot de terre en souffre ; il n'eut pas fait cent pas  
Que par son compagnon il fut mis en éclats,  
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

<sup>1</sup> On disait autrefois *boquet* pour *bosquet*, et *boquillon* pour *bosquillon*, apprenti bûcheron qui travaille aux bosquets.

<sup>2</sup> Qu'il ferait fort sagement. Ancienne locution. « Tu fais que sage de confesser la vérité avant qu'on te donne la géhenne pour te la faire dire. » Anyot, traduct. de Plutarque *Vie de Marc-Antoine*, chap. XII.

<sup>3</sup> Achoppement, secousse, par métonymie. On disait autrefois *hoqueter* pour secouer fortement.

<sup>4</sup> Trouvent.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux ;  
Ou bien il nous faudra craindre  
Le destin d'un de ces pots.

## FABLE III.

*Le petit Poisson et le Pêcheur.*

Petit poisson deviendra grand,  
Pourvu que Dieu lui prête vie ;  
Mais le lâcher en attendant,  
Je tiens pour moi que c'est folie :  
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un carpeau, qui n'était encore que fretin,  
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.  
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin,  
Voilà commencement de chère et de festin :  
Mettons-le en notre gibecière.

Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :  
Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir  
Au plus qu'une demi-bouchée.  
Laissez-moi carpe devenir :  
Je serai par vous repêchée ;  
Quelque gros partisan m'achètera bien cher :  
Au lieu qu'il vous en faut chercher  
Peut-être encor cent de ma taille [vaill.

Pour faire un plat : quel plat ! croyez-moi, rien qui  
Rien qui vaille ! eh bien ! soit, repartit le pêcheur :  
Poisson, mon bel ami, qui faites le pêcheur,  
Vous irez dans la poêle ; et, vous avez beau dire,  
Dès ce soir on vous fera frire.

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras :  
L'un est sûr ; l'autre ne l'est pas.

## FABLE IV.

*Les Oreilles du Lièvre.*

Un animal cornu blessa de quelques coups  
Le lion, qui, plein de courroux,  
Pour ne plus tomber en la peine,  
Bannit des lieux de son domaine  
Toute bête portant des cornes à son front.  
Chèvres, bœufs, taureaux, aussitôt délogèrent ;  
Daïms et cerfs de climat changèrent ;  
Chacun à s'en aller fut prompt.

Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,  
Craignit que quelque inquisiteur  
N'allât interpréter à cornes leur longueur,  
Ne les soutint en tout à des cornes pareilles.  
Adieu, voisin grillon, dit-il ; je pars d'ici :  
Mes oreilles enfin seraient cornes aussi ;  
Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,

Je craindrais même encor. Le grillon repartit :  
Cornes cela ! Vous me prenez pour cruche !  
Ce sont oreilles que Dieu fit.  
On les fera passer pour cornes,  
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.  
J'aurai beau protester ; mon dire et mes raisons  
Iront aux Petites-Maisons<sup>1</sup>.

## FABLE V.

*Le Renard ayant la queue coupée.*

Un vieux renard, mais des plus fins,  
Grand croqueur<sup>2</sup> de poulets, grand preneur de lapins,  
Sentant son renard d'une lieue,  
Fut enfin au piège atrapé.

Par grand hasard en étant échappé,  
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue :  
S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,  
Pour avoir des pareils (comme il était habile),  
Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :  
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,  
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?

Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe :  
Si l'on me eroit, chacun s'y résoudra.  
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe :  
Mais tournez-vous, de grâce ; et l'on vous répondra.  
A ces mots il se fit une telle huée,  
Que le pauvre écorté ne put être entendu.  
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :

La mode en fut continuée.

## FABLE VI.

*La Vieille et les deux Servantes.*

Il était une vieille ayant deux chambrières :  
Elles filaient si bien que les sœurs filandières  
Ne faisaient que brouiller au prix de celles-ci.  
La vieille n'avait point de plus pressant souci  
Que de distribuer aux servantes leur tâche.  
Dès que Téthys chassait Phebus aux crins dorés,  
Tourets entraient en jeu, fuseaux étaient tirés ;

Deçà, delà, vous en aurez :  
Point de cesse, point de relâche.  
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontait,  
Un misérable coq à point nommé chantait ;  
Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,  
S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,  
Allumait une lampe, et courait droit au lit

<sup>1</sup> Hôpital des fous à Paris, qui a reçu depuis une autre destination, et est devenu l'Hospice des Ménages.

<sup>2</sup> Mot inventé par la Fontaine, qui ne se trouve pas dans le dictionnaire, et qui cependant est si clair et si heureusement trouvé qu'il n'a nul besoin d'explication.

Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,  
Dormaient les deux pauvres servantes.  
L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras ;  
Et toutes deux, très-malcontentes,  
Disaient entre leurs dents : Maudit coq ! tu mourras !  
Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée :  
Le réveille-matin eut la gorge coupée.  
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché :  
Notre couple, au contraire, à peine était couché,  
Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,  
Courait comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que, le plus souvent,  
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,  
On s'enfonce encor plus avant :  
Témoin ce couple et son salaire.  
La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là  
De Charybde en Scylla.

## FABLE VII.

*Le Satyre et le Passant.*

Au fond d'un antre sauvage  
Un satyre et ses enfants  
Allaient manger leur potage,  
Et prendre l'écuille aux dents.

On les eût vus sur la mousse,  
Lui, sa femme, et maint petit :  
Ils n'avaient tapis ni housse,  
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,  
Entre un passant morfondu.  
Au brouet on le convie :  
Il n'était pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine  
De le semondre<sup>1</sup> deux fois.  
D'abord avec son haleine  
Il se réchauffe les doigts.

Puis sur le mets qu'on lui donne,  
Délicat, il souffle aussi.  
Le satyre s'en étonne :  
— Notre hôte, à quoi bon ceci ?

— L'un refroidit mon potage ;  
L'autre réchauffe ma main.  
— Vous pouvez, dit le sauvage,  
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux dieux que je couche  
Avec vous sous même toit !

<sup>1</sup> De l'inviter.



Arrière ceux dont la bouche  
Souffle le chaud et le froid !

## FABLE VIII.

*Le Cheval et le Loup.*

Un certain loup, dans la saison  
Que les tièdes zéphyr ont l'herbe rajeunie,  
Et que les animaux quittent tous la maison  
Pour s'en aller chercher leur vie ;  
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,  
Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert.  
Je laisse à penser quelle joie.

Bonne chasse, dit-il, qui l'aurait à son croc !  
Eh ! que n'es-tu monton ! car tu me serais hoc ! ;  
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.

Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés ;  
Se dit écolier d'Hippocrate,

Qu'il connaît les vertus et les propriétés  
De tous les simples de ces prés ;  
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,

Toutes sortes de maux. Si dom coursier voulait  
Ne point celer sa maladie,

Lui loup, gratis, le guérirait ;  
Car le voir en cette prairie

Paitre ainsi, sans être lié,

Témoignait quelque mal, selon la médecine.

J'ai, dit la bête chevaline,

Une apostume sous le pied,

Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie

Susceptible de tant de maux.

J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les chevaux,

Et fais aussi la chirurgie.

Mon galant ne songeait qu'à bien prendre son temps,

Afin de happer son malade.

L'autre, qui s'en doutait, lui lâche une ruade.

Qui vous lui met en marmelade ;  
Les mandibules et les dents,

C'est bien fait, dit le loup en soi-même, fort triste ;

Chacun à son métier doit toujours s'attacher.

Tu veux faire ici l'arboriste ?

Et ne fus jamais que boucher.

\* Dans Molière (*Femmes savantes*, acte V, scène III, t. IX, p. 200 de l'édition d'Auger), Martine dit :

... Mon congé cent fois en fût-il hoc,  
La poule ne doit pas chanter devant le coq.

Sur quoi M. Auger fait la remarque suivante : « Cette expression vient du hoc, jeu de cartes qu'on appelle ainsi parce qu'il y a six cartes, savoir, les quatre rois, la dame de pique, et le valet de carreau, qui sont hoc, c'est-à-dire, assurées à celui qui les joue, et qui coupent toutes les autres cartes. »

<sup>2</sup> Les mâchoires.

<sup>3</sup> VAR. L'*herboriste* dans les éditions modernes ; mais c'est à tort.

## FABLE IX.

*Le Laboureur et ses Enfants.*

Travaillez, prenez de la peine :  
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,  
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.

Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage

Que nous ont laissé nos parents :

Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage

Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.

Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'ouï :

Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place

Où la main ne passe et repasse.

Le père mort, les fils vous retournent le champ,

Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an,

Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage

De leur montrer, avant sa mort,

Que le travail est un trésor.

## FABLE X.

*La Montagne qui accouche.*

Une montagne en mal d'enfant

Jetait une clameur si haute

Que chacun, au bruit accourant,

Crut qu'elle accoucherait sans faute

D'une cité plus grosse que Paris :

Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,

Dont le récit est menteur

Et le sens est véritable

Je me figure un auteur

Qui dit : Je chanterai la guerre

Que firent les Titans au maître du tonnerre.

C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent ?

du vent.

tort. La Fontaine a mis l'*arboriste* dans toutes les éditions données par lui. Il suivait en cela l'usage vulgaire, ainsi que le prouve le passage suivant de Richelet, dans son dictionnaire imprimé à Genève, en 1680, in-4°, t. I, p. 398 : « Le peuple dit *arboriste* ; quelques savants hommes, *herboriste*. »

<sup>2</sup> L'*ouï*, vieux mot dont on se sert dans quelques provinces pour dire la moisson, parce qu'elle se fait dans le mois d'août. Voyez livre I, fable I.

## FABLE XI.

*La Fortune et le jeune Enfant.*

Sur le bord d'un puits très-profond

Dormait, étendu de son long,

Un enfant alors dans ses classes.

Tout est aux écoliers couchette et matelas.

Un honnête homme, en pareil cas,

Aurait fait un saut de vingt brasses.

Près de là tout heureusement

La Fortune passa, l'éveilla doucement,

Lui disant : Mon mignon, je vous sauve la vie ;

Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.

Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi ;

Cependant c'était votre faute.

Je vous demande, en bonne foi,

Si cette imprudence si haute

Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.

Il n'arrive rien dans le monde

Qu'il ne faille qu'elle en réponde :

Nous la faisons de tous écots ;

Elle est prise à garant de toutes aventures.

Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures ;

On pense en être quitte en accusant son sort :

Bref, la Fortune a toujours tort.

## FABLE XII.

*Les Médecins.*

Le médecin Tant-pis allait voir un malade

Que visitait aussi son confrère Tant-mieux.

Ce dernier espérait, quoique son camarade

Soutint que le gisant irait voir ses aïeux.

Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,

Leur malade paya le tribut à nature,

Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.

Ils triomphaient encor sur cette maladie.

L'un disait : Il est mort ; je l'avais bien prévu.

S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie.

## FABLE XIII.

*La Poule aux œufs d'or.*

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.

Je ne veux, pour le témoigner,

Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,

Pondait tous les jours un œuf d'or.

Il crut que dans son corps elle avait un trésor :

Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable

A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,  
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches !  
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus  
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,  
Pour vouloir trop tôt être riches !

## FABLE XIV.

*L'Ane portant des Reliques.*

Un baudet chargé de reliques  
S'imagina qu'on l'adorait :  
Dans ce penser il se carrait,  
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.

Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :

Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit

Une vanité si folle.

Ce n'est pas vous, c'est l'idole

A qui cet honneur se rend,

Et que la gloire en est due.

D'un magistrat ignorant

C'est la robe qu'on salue.

## FABLE XV.

*Le Cerf et la Vigne.*

Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,  
Et telle qu'on en voit en de certains climats,  
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas, [faute ;  
Les veneurs, pour ce coup, croyaient leurs chiens en  
Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,

Broute sa bienfaitrice : ingratitude extrême !

On l'entend, on retourne, on le fait déloger :

Il vient mourir en ce lieu même.

J'ai mérité, dit-il, ce juste châtement :

Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.

La meute en fait curée : il lui fut inutile

De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile

Qui les a conservés.

## FABLE XVI.

*Le Serpent et la Lime.*

On conte qu'un serpent, voisin d'un horloger  
(C'était pour l'horloger un mauvais voisinage),

Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,

N'y rencontra pour tout potage

Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.

Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :



Pauvre ignorant, que prétends-tu faire?  
 Tu te prends à plus dur que toi-même  
 Petit serpent à tête folle  
 Plutôt que d'emporter de moi  
 Seulement le quart d'une obole  
 Tu te rompras toutes les dents  
 Je ne crains que celles du temps

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,  
 Qui, n'étant bons à rien, cherchez surtout à mordre.  
 Vous vous tourmentez vainement  
 Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages  
 Sur tant de beaux ouvrages?  
 Ils sont pour nous d'airain, d'acier, de diamant

FABLE XVII.

Le Lièvre et la Perdrix.  
 Il ne se faut jamais moquer des misérables :  
 Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux?  
 Le sage Esop dans ses fables  
 Nous en donne un exemple ou deux.  
 Celui qu'en ces vers je propose  
 Et les siens, ce sont même chose

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,  
 Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille,  
 Quand une meute s'approchant  
 Oblige le premier à chercher un asile.  
 Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,  
 Sans même en excepter Brifaut.  
 Enfin il se trahit lui-même  
 Par les esprits sortants de son corps échauffé.  
 Miraux, sur leur vol ayant philosophé,  
 Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême  
 Il le pousse; et Rustaut, qui n'a jamais menti,  
 Dit que la perdrix est repartie.

Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.  
 La perdrix le raille; et lui dit :  
 Tu te vantais d'être si vite!  
 Qu'as-tu fait de tes pieds? Au moment qu'elle rit,  
 Son tour vient; on la trouve. Elle croit que ses ailes  
 La sauront garantir à toute extrémité;  
 Mais la pauvrette avait compté  
 Sans l'autour aux serres cruelles.

<sup>1</sup> Eh! dans les éditions modernes.  
<sup>2</sup> Bon surnom de chien, puisqu'il signifie le glouton. Nous avons encore le verbe *brifauter*, qui veut dire manger avec voracité.  
<sup>3</sup> VAR. Il y a *Toutant* dans les deux premières éditions. Depuis, la Fontaine a substitué *Rustaut*, qui signifie campagnard, rustique. Le mot *brifauter* ne se prenait pas toujours en mauvais part. Voyez Nicot. p. 576.

FABLE XVIII.

L'Aigle et le Hibou.  
 L'aigle et le chat-huant, leurs querelles cessèrent,  
 Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.  
 L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou.  
 Qu'ils ne se gouvernent leurs petits peu ni prou.  
 Connaissez-vous les miens? dit l'oiseau de Minerve.  
 Non, dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau.  
 Je crains en ce cas pour leur peau.  
 C'est hasard si je les conserve.  
 Comme vous êtes roi, vous ne considérez  
 Qu'ini quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,  
 Tout en même catégorie.

Adieu mes nourrissons, si vous les réencourez.  
 Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez;  
 Je n'y toucherai de ma vie.  
 Le hibou repartit : Mes petits sont mignons,  
 Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons :  
 Vous les reconnaitrez sans peine à cette marque.  
 N'allez pas l'oublier, retenez-la si bien

Que chez moi la mandite Parque  
 N'entre point par votre moyen.  
 Il avint qu'un hibou Dieu donna geniture,  
 De façon qu'un beau soir qu'il était en pâture,  
 Notre aigle aperçut l'aventure  
 Dans les coins d'une roche dure  
 Ou dans les trous d'une mesure  
 (Je ne sais pas lequel des deux),  
 De petits monstres fort hideux.

Reclina, un air triste, une voix de Mégère.  
 Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami.  
 Croquons-les. Le hibou n'en fit pas à demi.  
 Ses repas ne sont point repas à la légère.  
 Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds  
 De ses chers nourrissons, hélas! pour toute chose.  
 Il se plaint, et les dieux sont par lui suppliés  
 De punir le brigand qui de son deuil est cause.  
 Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi,  
 Ou plutôt la commune loi  
 Qui veut qu'on trouve son semblable  
 Beau, bien fait, et sur tous aimable.

Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :  
 En avaient-ils le moindre trait?

FABLE XIX.

Le Lion s'en allant en guerre.  
 Le lion dans sa tête avait une entreprise  
 Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts;  
 Fit avertir les animaux.  
 Ni beaucoup.

<sup>1</sup> Dans les éditions de MM. Didot, et dans toutes les éditions modernes que nous avons consultées, on lit :  
 C'était le roi des ours : au compte de ces gens,  
 Le marchand à sa peau devait faire fortune.

Tous furent du dessein, chacun selon sa guise :  
 L'éléphant devait sur son dos  
 Porter l'attirail nécessaire,  
 Et combattre à son ordinaire;  
 L'ours, s'appreter pour les assauts;  
 Le renard, ménager de secrètes pratiques,  
 Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours.  
 Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,  
 Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.  
 Point du tout, dit le roi; je les veux employer :  
 Notre troupe sans eux ne serait pas complète.  
 L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette;  
 Et le lièvre pourra nous servir de courrier.

FABLE XX.

L'Ours et les deux Compagnons.  
 Deux compagnons, pressés d'argent,  
 A leur voisin fourreur vendirent  
 La peau d'un ours encore vivant.  
 Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils di-  
 C'était le roi des ours au compte de ces gens.  
 Le marchand à sa peau devait faire fortune.  
 Elle garantirait des froids les plus cuisants;  
 On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.  
 Dindenant prisait moins ses moutons qu'eux leur  
 Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.  
 S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,  
 Ils viennent de prix, et se mettent en quête.  
 Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.  
 Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.  
 Le marché ne tint pas; il fallut le résoudre.  
 D'intérêts contre l'ours, on n'en dit pas un mot.  
 L'un des deux compagnons grimpe au faite d'un ar-  
 L'autre, plus froid que n'est un marbre,  
 Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,

Beau, bien fait, et sur tous aimable.  
 VAR. Dans les éditions de MM. Didot, et dans toutes les éditions modernes que nous avons consultées, on lit :

FABLE XXI.

L'Ane vêtu de la peau du Lion.  
 De la peau du lion l'âne s'étant vêtu  
 Était craint partout à la ronde;  
 Et, bien qu'animal sans vertu,  
 Il faisait trembler tout le monde.  
 Un petit bout d'oreille échappé par malheur  
 Découvrit la fourbe et l'erreur.  
 Martin fit alors son office.  
 Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice  
 S'étonnaient de voir que Martin  
 Chassât les lions au moulin.  
 Forcé gens font du bruit en France  
 Par qui cet apologue est rendu familier.  
 Un équipage cavalier  
 Fait les trois quarts de leur vaillance.  
 Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.  
 La perdrix le raille; et lui dit :  
 Tu te vantais d'être si vite!  
 Qu'as-tu fait de tes pieds? Au moment qu'elle rit,  
 Son tour vient; on la trouve. Elle croit que ses ailes  
 La sauront garantir à toute extrémité;  
 Mais la pauvrette avait compté  
 Sans l'autour aux serres cruelles.

Cette ponctuation n'est point celle des quatre éditions données par la Fontaine, auxquelles nous nous sommes conformés. L'édition publiée par la compagnie des libraires, en 1729, ne s'en est point écartée, quoiqu'un commentateur de notre fabuliste assure le contraire. Montaignut, dans son édition de 1733, in-folio, n'a rien changé non plus à la ponctuation des éditions originales.  
 VAR. Il y a *Toutant* dans les deux premières éditions. Depuis, la Fontaine a substitué *Rustaut*, qui signifie campagnard, rustique. Le mot *brifauter* ne se prenait pas toujours en mauvais part. Voyez Nicot. p. 576.

Ayant quelque part où dire  
 Que l'ours s'acharné peu souvent  
 Sur un corps qui ne vit, ne meurt, ni ne respire.  
 Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce pan-  
 Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie;  
 Et, de peur de supercherie  
 Le tourne, le retourne; approche son museau,  
 Flaire aux passages de l'haleine.  
 C'est dit-il; un cadavre; ôtons nous; car il sent.  
 Avec mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.  
 L'un de nos deux marchands de son arbre descend,  
 Court à son compagnon; lui dit que c'est merveille  
 Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.  
 Eh bien! ajouta-t-il; la peau de l'animal?  
 Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?  
 Car il t'approchait de bien près,  
 Te retournant avec sa serre. —  
 Il m'a dit qu'il ne faut jamais  
 Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

FABLE XXI.

L'Ane vêtu de la peau du Lion.  
 De la peau du lion l'âne s'étant vêtu  
 Était craint partout à la ronde;  
 Et, bien qu'animal sans vertu,  
 Il faisait trembler tout le monde.  
 Un petit bout d'oreille échappé par malheur  
 Découvrit la fourbe et l'erreur.  
 Martin fit alors son office.  
 Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice  
 S'étonnaient de voir que Martin  
 Chassât les lions au moulin.  
 Forcé gens font du bruit en France  
 Par qui cet apologue est rendu familier.  
 Un équipage cavalier  
 Fait les trois quarts de leur vaillance.  
 Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.  
 La perdrix le raille; et lui dit :  
 Tu te vantais d'être si vite!  
 Qu'as-tu fait de tes pieds? Au moment qu'elle rit,  
 Son tour vient; on la trouve. Elle croit que ses ailes  
 La sauront garantir à toute extrémité;  
 Mais la pauvrette avait compté  
 Sans l'autour aux serres cruelles.

LIVRE SIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Pâtre et le Lion.  
 Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être.  
 Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.  
 Une morale nue apporte de l'ennui.  
 Sans courage, dans l'acception propre du mot *virtus*,  
 Martin-bâton, qui a déjà fait son office dans la fable  
 livre IV.